

LE CINÉMA POLITIQUE QUÉBÉCOIS

Au delà des frontières

Pierre Demers

Les films et les cinéastes qui pointent sont plus internationalistes que nationalistes. Un pont se construit entre les cinéastes anglophones et francophones en travaillant sur des sujets qui vont au delà des frontières linguistique et géographique. Fait nouveau dans l'histoire de notre cinéma politique longtemps anesthésié par la question nationale.

«**O**n est peu nombreux aujourd'hui. Dans les années 60 tous les cinéastes québécois étaient politiques», affirme Martin Duckworth (1933)¹, un directeur photo – pionnier du genre – qui a aussi réalisé de nombreux films internationalistes. Ils sont peut-être peu nombreux mais ils tourment plus que jamais, lui et quelques autres, des films – souvent bilingues – qui visent la cible de l'heure: la globalisation des marchés et l'exploitation des travailleurs du monde.

Les deux prochains films de Duckworth sortent en octobre. *Article no 1* évoque la rencontre annuelle tenue à Montréal depuis 15 ans d'activistes du monde pour commémorer la signature de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Son autre film, *HOH OHO*, utilise les lettres au Père Noël des enfants pour démasquer la société de surconsommation. «*La globalisation de nos vies s'accroît. L'urgence de le filmer nous saute aux yeux. Mais, le financement de nos films est encore très difficile à trouver*», déplore le cinéaste.



GLOBALISATION ET ITINÉRANCE

Il n'est pas tout seul à le souligner. Carole Poliquin (1950) qui a réalisé *Turbulences*, le film-choc sur la globalisation des marchés et qui vient de terminer le tournage de *Qu'est-ce que vous faites dans la vie?* sur la transformation du travail à l'échelle internationale est du même avis. *Turbulences* a failli ne jamais sortir. «*Les télé ne voulaient pas le financer. Elles m'ont suggéré de le réduire à 30 minutes avec animateur. C'est révoltant. La télévision a le droit de vie et de mort sur le cinéma qui réfléchit.*»

Le réalisateur d'un autre film – celui-là prémonitoire – sur la mondialisation du travail, Magnus Isacsson (1948), *Le nouvel habit de l'empereur*, sort un vidéo-clip, *SALAMI*, produit par Malcolm Guy (1950) de MultiMonde, une maison axée sur le cinéma politique. Le clip suit trois jeunes participants à la manif de mai dernier où 100 pacifistes se sont fait arrêter à Montréal, perturbant une rencontre de l'Accord multilatéral sur l'investissement. Isacsson tourne lui aussi, sans arrêt, avec des jeunes cinéastes sortis des écoles de cinéma. Il vient de finir *Un syndicat avec ça?* sur la tentative de syndicalisation des jeunes travailleurs de McDonald. Il est actuellement en tournage avec La chorale de l'Accueil Bonneau en tournée à Paris. «*Je raconte une histoire qui provoque une prise de conscience autant chez les personnages que chez les spectateurs. Les démunis du système m'intéressent d'abord. On a l'embarras du choix avec la montée de la pauvreté.*» Son film sur la chorale d'itinérants veut montrer la dynamique interne de ce collectif impossible.



PHOTO: YVES BEAULIEU

L'itinérance est un autre thème révélateur du cinéma politique québécois actuel. En filmant ainsi les locataires de la rue on pointe du doigt une société qui exclut de plus en plus de monde. Daniel Cross (1970), dans son film *The Street*, convie les spectateurs à un voyage au bout de l'enfer de trois itinérants qu'il a suivis pendant six ans. Un film tourné avec rien. «*Ce sont mes personnages qui m'enrichissent, pas le cinéma. J'ai le matériel technique des amis pour tourner. La vie et le documentaire se confondent dans mon film.*» Il réalise présentement la suite de *The Street* avec un groupe de squeegees, toujours dans la rue.

UNE GÉNÉRATION DÉSEILLUSIONNÉE ET ANTI-NATIONALISTE

Le cinéma politique actuel n'est plus nationaliste. Et les jeunes cinéastes qui le pratiquent encore moins. Pourquoi? Claude Forget de Cinéma Libre qui distribue leurs films tente une explication: «*Dans les années 60, les cinéastes – tous jeunes – se confrontaient avec la politique pour identifier le pays et la culture. Aujourd'hui, les jeunes cinéastes qui veulent faire du cinéma tout court se battent pour survivre. Encore plus quand ils font du cinéma politique. Ils sont bombardés d'informations. Ils n'ont plus de frontières et aiment voyager. Leur pays c'est la planète et Internet.*»

Un des rares cinéastes politiques qui croit encore au cinéma nationaliste, Pierre Falardeau (1946) qui réalise *Miracle à Memphis*, déplore l'anti-nationalisme de la jeune génération. «*Je suis déçu que les jeunes cinéastes soient plus préoccupés par le Timor Oriental que par leur pays. Pour moi mettre en scène Elvis Gratton est une autre manière de dénoncer, de se battre. On n'habite pas le plus beau pays du monde. Ici aussi on a des pauvres. La lutte politique m'intéresse plus que le cinéma politique.*» Falardeau ne fait pas l'unanimité chez les jeunes cinéastes politiques. «*Moi personnellement le nationalisme et le combat de Falardeau je ne peux pas digérer. C'est trop réducteur et dépassé*», avoue Richard Brouillette (1973), réalisateur d'un film-hommage au cinéaste



PHOTO: JACQUES LEDUC

militant Gilles Groulx, *Trop c'est assez*. Mais les jeunes cinéastes ne font pas tous dans le cinéma engagé. Plusieurs ont perdu leurs illusions sur leur pays et parfois même sur leur génération. Richard Brouillette est sévère envers ses confrères. «*Ils n'ont pas de culture politique, pas de vision. Ils filment toujours leur petite histoire d'amour, leur désarroi sentimental. Ils trippent cinéma expérimental. Comment veux-tu transformer le monde? Ils ne s'impliquent dans rien.*» Même constat pour Éric Michaud (1972) qui va filmer un portrait de Léo-Paul Lauzon, le pourfendeur du néolibéralisme. «*Les jeunes comme les vieux cinéastes veulent profiter du système. Ils ne veulent pas le dénoncer de peur de ne pouvoir profiter des miettes qui tombent en subventions.*»

D'autres sont plus nuancés comme Sylvain L'Espérance (1974) qui a donné la parole aux ouvriers dans *Le temps qu'il fait* et qui prépare *Le chemin de l'aluminium* sur les travailleurs de cette industrie à travers le monde. «*On n'est pas des abrutis. Après les échecs politiques de 70, on a mis nos billes ailleurs. Je comprends les cinéastes de ma génération de filmer leur moi. Mais ma vision du monde est plus politique. Je ne suis pas contre le cinéma poétique. Parfois il rejoint le politique. C'est l'idéal.*»

Quoiqu'il en soit, de nombreux films politiques sortent et sortiront dans les mois à venir. On les verra peut-être à la télé, mais sûrement aux prochains Rendez-vous du cinéma québécois et dans les groupes communautaires et politiques, public-cible de ces films. Histoire de nous faire oublier un moment la sortie des *Boys 2* prévue pour Noël. 🍿

¹ Entre parenthèses, l'année de naissance de chacun des réalisateurs.

Sylvain L'Espérance donne la parole aux ouvriers dans *Le temps qu'il fait*.